Labyrinthe

15 | 2003

Territoires : questions d'images

Hélène Merlin-Kajman, *La Langue est-elle fasciste ?
Langue, pouvoir, enseignement*, Paris, Seuil, 2003

Laurence Marie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/484>

DOI : 10.4000/labyrinthe.484

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Référence électronique

Laurence Marie, « Hélène Merlin-Kajman, *La Langue est-elle fasciste ? Langue, pouvoir, enseignement*, Paris, Seuil, 2003 », *Labyrinthe* [En ligne], 15 | 2003, mis en ligne le 24 juillet 2008, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/484> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.484

Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2019.

Propriété intellectuelle

Hélène Merlin-Kajman, La Langue est-elle fasciste ? Langue, pouvoir, enseignement, Paris, Seuil, 2003

Laurence Marie

- 1 En couverture de la revue pédagogique *Le Français aujourd'hui*, un petit garçon, la mèche rebelle et les yeux rieurs, tire une langue arborant les couleurs du drapeau français. Simple pied de nez désinvolte à la sacro-sainte langue française ? Plutôt une illustration frappante de la pédagogie dite « progressiste », fondée sur le présupposé que la langue est le vecteur pernicieux d'un pouvoir totalitaire hérité du classicisme. Refuser de se plier au carcan d'une norme rationnelle imposée permettrait donc, dans le même mouvement, de libérer les locuteurs et de fonder une société plus égalitaire. On pourra être d'accord ou non avec ce devoir d'insubordination assigné à l'école de la République. Mais finalement, la question n'est pas là.
- 2 Il semble plus fructueux de s'interroger avec Hélène Merlin-Kajman, ancienne enseignante de collège aujourd'hui professeur de littérature française à Paris III, sur les soubassements théoriques d'une telle conception de la langue. Il serait aisé de ranger l'auteur d'un ouvrage sur la technique de la dissertation¹ parmi les « réacs » qui agitent régulièrement l'épouvantail d'une mort annoncée du français. Rien de tel pourtant dans *La langue est-elle fasciste ?* Car la fréquentation assidue des auteurs classiques est justement ce qui permet à la spécialiste de la littérature du XVII^e siècle de trouver un autre biais pour répondre aux chantages d'un enseignement déscolarisé.
- 3 À partir du constat d'un désaveu de la langue classique par ceux-là mêmes qui sont censés l'enseigner, elle montre que la démarche moderne est fondée sur un gigantesque malentendu. Après Michel Foucault qui, le premier, affirme que chaque sujet parlant est gouverné par un ensemble de dispositifs sous-jacents², Roland Barthes écrit que « la langue est [...] tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire³ ». Un pouvoir qui ne dit pas son nom serait inscrit au sein de la langue entendue comme un classement nécessairement « oppressif ». À la suite de

Barthes, Pierre Bourdieu, lorsqu'il définit la langue comme « le support par excellence du rêve de pouvoir absolu⁴ », en vient à soutenir que le classicisme, relayé par le système scolaire, serait l'organe de reproduction d'un pouvoir confisqué par la classe dominante. La démarche moderne s'appuie donc sur la déconstruction de ce qu'aurait bâti le classicisme, comme si, la langue étant restée inchangée jusqu'à nos jours, ce dernier restait l'ennemi à abattre. Or, ces analyses sont fondées sur une méprise, que vient expliquer la très minutieuse mise en perspective historique à laquelle se livre Hélène Merlin-Kajman.

- 4 Associant la souveraineté de la langue à celle du monarque, l'éloquence héritée de l'Antiquité est incarnée au XVI^e siècle par le mythe de l'Hercule gaulois, lequel, par le biais des chaînes d'or reliant sa bouche aux oreilles de ses auditeurs, symbolise l'énergie du verbe unissant les membres de la communauté. Mais à la fin du siècle, l'éloquence délibérative, accusée d'avoir attisé les troubles factieux lors des guerres de religion, voit son déclin s'amorcer : disjointe d'une action publique délaissée par les sujets du royaume, la rhétorique se transforme en spectacle gratuit. C'est alors que Malherbe, chef de file des puristes, met en œuvre sa réforme de la langue, désormais jugée à l'aune du « bon usage ». Or, selon les tenants de la modernité, cette volonté de plier la langue à un bon usage serait l'indice d'un conflit social, les puristes défendant les intérêts d'une nouvelle société d'honnêtes gens. En faisant reconnaître comme norme linguistique celle du courtisan contre celles des doctes, les puristes auraient eu pour but d'asseoir la tyrannie d'une élite. Pourtant, précise H. Merlin-Kajman, Vaugelas et ses collaborateurs académiciens ne font qu'observer, puis enregistrer les mutations de la langue : ils se présentent comme de simples « greffiers de l'usage » et non comme ses réformateurs. Mais surtout, la codification du langage établie par les puristes est destinée à détacher les Français du passé tumultueux des guerres de religion, alimentées par la véhémence de l'éloquence persuasive. En d'autres termes, le bon usage défini par les puristes renvoie à l'usage commun épuré de toutes ses virtualités violentes, dans le but d'atténuer la force aveugle du peuple. Dans ce contexte, les *Lettres* (1624), que le puriste Guez de Balzac consacre aux petits riens de sa vie quotidienne d'honnête homme, sont symptomatiques d'une volonté de mettre en place un cadre d'interlocution dessinant un espace conversationnel où peut s'exercer la sociabilité. Le purisme, qu'H. Merlin-Kajman préfère qualifier de « classico-baroque », pour le dissocier d'un classicisme mal compris, ne serait donc plus vecteur de totalitarisme, mais de civilité. Retournement spectaculaire, s'il en est. Mais quelles conclusions en tirer, sinon que la pédagogie progressiste est fondée sur une interprétation erronée du classicisme ?
- 5 *La Langue est-elle fasciste ?* poursuit l'investigation en mettant au jour une symétrie cachée – et non une filiation généalogique – entre la volonté puriste de purger le français de sa violence et celle, contemporaine, de le débarrasser du « fascisme » qui lui serait congénital. Selon l'ouvrage, la réforme puriste du XVII^e siècle et la modernité entendent toutes deux « confier à la langue la mission de fonder une société nouvelle en lui donnant une forme contraire à la forme du gouvernement politique » ; elles s'appuient sur « une même certitude qu'en [la langue] une liberté pouvait poindre, susceptible d'entamer radicalement une domination idéologique, là romaine et ecclésiale, ici capitaliste et bourgeoise » (p.175). La modernité s'assignerait donc une fonction similaire au purisme classico-baroque : de même que ce dernier voulait épurer l'histoire de ses guerres civiles, de même la modernité aurait vocation à débarrasser l'histoire des horreurs d'un pétainisme instigué par la bourgeoisie.

- 6 Les leçons à tirer de cette brillante analyse pour la pédagogie d'aujourd'hui sont bien entendu plus malaisées à dégager. Il n'est pas anodin que Luc Ferry, dans sa récente *Lettre à tous ceux qui aiment l'école*, associe lui aussi étroitement l'apprentissage de la langue et la civilité, en lesquels il voit deux « domaines clés ». Après avoir rappelé qu'« à l'omniprésente idéologie de l'expression de soi, il faut parfois savoir préférer l'humilité, au culte de la spontanéité, la réceptivité de l'écoute et de l'accueil attentifs », il en conclut que « les règles de la grammaire et celles de la civilité sont ainsi, pour l'essentiel, bien davantage un héritage qu'une création personnelle et [qu'] il faut bien entendu en tirer les conséquences sur le plan pédagogique⁵ ». On ne peut condamner plus clairement la pédagogie progressiste. L'heure du retour à la règle aurait donc sonné. Hélène Merlin-Kajman préfère quant à elle adopter une position médiane : à ses yeux, le français ne restera une langue vivante qu'en se nourrissant en permanence de la tension entre la norme et son refus. Son ouvrage aura au moins accompli le tour de force de réconcilier la langue académique de Malherbe et l'idiome populaire de Céline.
-

NOTES

1. Hélène Merlin-Kajman, *La Dissertation littéraire*, Paris, Seuil, 1996.
2. *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1970.
3. *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, Paris, Seuil, 1977.
4. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges symboliques*, Paris, Fayard, 1982.
5. *Lettre à tous ceux qui aiment l'école. Pour expliquer les réformes en cours*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 43-44.